



*Profession du père* aurait pu être écrit pour Polanski. Le réalisateur de *Rosemary's baby* qui avait su instiller au spectateur une sensation crescendo d'oppression trouverait dans le roman de Sorj Chalandon les matériaux pour construire un univers filmique portant sa marque de fabrique. Sans doute parce que Sorj Chalandon explore dans ce roman un des thèmes qui traversent l'œuvre du cinéaste : la paranoïa ou plus exactement l'oscillation permanente entre l'apparente normalité qui s'affiche et la monstruosité qu'elle dissimule. Emile, le jeune protagoniste du livre emprunte d'ailleurs le même trajet émotionnel que Rosemary, l'héroïne du film. Tout comme la jeune femme qui commence par être troublée par l'étrangeté de ses voisins, le jeune garçon commence par s'interroger devant la singularité de son père. Puis, l'étau de l'isolement se referme sur les personnages. Guy Woodhouse, le mari de Rosemary affecte de considérer comme normal l'envahissement des voisins quand la mère d'Emile, elle, entoure son fils d'une consolation dérisoire. « Tu connais ton père » lui répète-t-elle au mieux après que le déferlement d'injures, de brimades et d'humiliations paternel s'est abattu sur lui. Et le sentiment de malaise finit par glisser vers l'angoisse quand l'intimité la plus élémentaire des personnages est violée. Mais Chalandon va plus loin que Polanski dans l'horreur. Car Rosemary est adulte et le viol

dont elle est victime se déroule dans une sorte d'hallucination. Emile, lui, n'a pas le luxe de cette distance avec son père. Sa vie éveillée est tissée d'illusions et de cauchemars et ses rêves nocturnes sont interrompus par les pompes que lui impose son père en pleine nuit. S'ensuit pour le lecteur une expérience corporelle inconfortable. Parce que Emile, bon sang, n'a que douze ans et que dans les tripes on a envie de le prendre dans nos bras et lui dire la vérité sur ses parents. Parce qu'on a envie d'appeler le 119 pour signaler les mauvais traitements dont il est victime. Parce qu'on a envie d'ouvrir grand la porte et les fenêtres de son appartement pour y faire entrer la vie et une parole aimante. Mais c'est comme si Polanski et Kafka se donnaient la main. Le père d'Emile est fou et rien ni personne ne vient jamais s'interposer entre Emile et la dangerosité aussi bien physique que psychologique de son père. Les professeurs flairent du louche mais lâchent l'os. Helguers, le médecin de famille reste aveugle au drame qui se déroule dans le foyer. Et la mère a abandonné ses responsabilités maternelles au profit de la routine de ses tâches ménagères. Sinistrement glaciale avec cette mère présente-absente la maison asphyxie Emile. Littéralement puisqu'il est asthmatique. Ce qui rappelle un autre opus porté à l'écran par Polanski, *Carnage*, où la maison, baba yaga symbolique, resserre ses

murs autour des personnages jusqu'à les faire vomir et s'étriper.

*Profession du père* est un thriller intime mais où le comique trouve à s'immiscer. Dans le récit de cette année 1963 où Emile reçoit l'ordre paternel de graffer OAS sur tous les murs de la ville et de tuer le général de Gaulle, les cinéphiles ressentiront le parfum des 400 coups à la Truffaut. A ceci près que la fiction s'est faite biopic car à travers le calvaire d'Emile c'est sa vie que Sorj Chalandon raconte. L'histoire se terminera heureusement par un Happy end puisque l'avatar de Sorj s'en sortira. Et dans la vraie vie Sorj Chalandon lui-même est devenu reporter de guerre et auteur de plusieurs romans, tous primés. Chalandon a pris sa revanche sur ce père dément. Il a réussi à redonner une place et une voix à l'innocence du petit garçon qu'il était « *A la maison, nous n'avions pas le droit de parler du métier de papa. - ça ne regarde personne, disait-il. Le*

*père de Pécouse était aiguilleur du ciel. Monsieur Legris était carrossier. Il y avait des pères ouvriers, employés, serveurs de restaurant comme celui du rouquin. Roman allait voir le sien à la scierie. Celui de Chanvray était postier. Mais le mien, je ne savais pas. Je ne l'avais jamais vu avec un cartable ou une blouse. Il n'était ni dans une vitrine ni derrière un bureau. Quand je partais le matin, il dormait. Le soir, il était parfois en pyjama. »* *Profession du père* serait à l'écran une œuvre chorale. Polanski et Lars Von trier, en rendraient la noirceur et le malaise. Puis, Boris Cyrulnik, l'œil critique du conseiller résilience sur le tournage, épaulerait le fantôme de Robert Wise pour les scènes finales de la Mélodie du bonheur, bien sûr en moins primesautier. Et quand on lirait Fin sur l'écran on resterait encore dans nos sièges, incapables de faire le tri entre nos larmes et notre foi en la vie.

LEÇON DE VIE

19.00€

ATTENTION EMOTIONS

"J'ai raconté leur isolement, notre solitude. Pas un ami, pas un, jamais. Personne pour sonner à notre porte, personne pour s'asseoir à leur table à manger. Pas de copain non. Aucune connaissance. Rien de ce qui fait une vie, une rumeur, les rires dans la maison. Mon père avait brisé chaque proche un à un. (...) Pas de cousin, d'oncle, de tante, de ce qui fait les repas du dimanche, les anniversaires, les Noëls, les baptêmes, les mariages et les deuils. Mon père, ma mère et moi."

le prix du style